

Tramer le futur Entretien avec les directeurs de Motus

Cyrielle Dodet

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dodet, C. (2013). Tramer le futur : entretien avec les directeurs de Motus. *Jeu*, (146), 126–129.

CYRIELLE
DODET

TRAMER LE FUTUR

Entretien avec les directeurs de Motus

Après avoir présenté *Too Late ! (antigone) contest #2 et Alexis. Una tragedia greca* en 2012 à Montréal au Festival TransAmériques, la compagnie italienne Motus y créera cette année son nouveau spectacle. Ses deux directeurs artistiques, Daniela Nicolò et Enrico Casagrande, livrent ici les pistes de recherche qu'ils abordent dans *Animale Politico, 2011-2068*. Ce projet rassemble des performances et de nombreux ateliers de recherches et de discussions réalisés en Europe. De là émanera le spectacle qui s'intitule pour le moment *Nella Tempesta*.

Too Late ! et Alexis proposaient d'interroger les rapports entre générations, qu'ils soient ou non conflictuels. Comment cette investigation vous a-t-elle poussés à explorer maintenant le futur ?

Daniela Nicolò – Cet intérêt pour le futur et l'utopie n'est pas pour nous une nouvelle direction de travail, mais une conséquence logique après tous les projets autour d'Antigone et de la résistance. Une fois que l'on a protesté contre Créon, qui est la figure de toutes les formes de pouvoir, la question demeure : « Que faire ? » Elle est toujours là après les manifestations, les mouvements sociaux comme en Italie, en Europe, à Montréal. C'est une question très compliquée, car

il y a beaucoup de tensions entre le pouvoir et tous les groupes sociaux. Alors nous sommes partis de cette phrase présente dans *Alexis*, qu'une des comédiennes lisait sur un mur filmé en Grèce : « Nous venons du futur. » Le futur est une notion majeure, omniprésente et immense. C'est un mot que l'on voit partout, mais dont il est difficile de parler : c'est pour ça qu'il est urgent d'y réfléchir, surtout que Motus travaille dans l'ici et maintenant.

À partir de ce constat, nous avons commencé à lire de la philosophie, de la science-fiction, des romans de toutes les périodes, de la Renaissance à nos jours. Nous lisons toujours pour alimenter nos projets. Le terme « futur » prend différents sens. Par exemple, *1984* de Orwell ou *le Meilleur des mondes* de Huxley présentent un monde détruit, très mal en point. Mais les gens avec qui nous sommes en contact aujourd'hui, les artistes et les militants avec qui nous échangeons ont envie d'en parler de façon positive. Ils ont le désir de quelque chose de constructif.

Enrico Casagrande – Notre rencontre avec Judith Malina a été déterminante. Cette ancienne comédienne du Living Theater a 86 ans, et parler de la révolution anarchiste et pacifique avec elle a été très important. C'était la première fois que l'on échangeait avec quelqu'un de cette époque passée,

ayant encore en tête l'utopie, la révolution, ce mot qui est aujourd'hui trop difficile à définir et à employer. Notre rencontre avec Isabelle Fremeaux et John Jordan, qui ont créé une communauté en Bretagne et sont les auteurs d'un livre-film intitulé *les Sentiers de l'utopie*, nous a aussi donné beaucoup d'énergie et de pistes. Comme on mène toujours un projet qui prendra entre autres la forme d'un spectacle, on a d'abord suscité des rencontres et travaillé à des performances.

Il s'agit donc d'interroger le futur et de saisir la part d'espoir qu'il porte. Pourquoi avez-vous choisi de vous inspirer de la Tempête de Shakespeare ?

E. C. – Ce n'est pas la seule œuvre qui nous intéresse, mais elle contient des lignes très intéressantes. Nous y faisons allusion par le titre *Nella Tempesta*, qui signifie « Dans la tempête ». Cette pièce recèle des éléments forts comme le personnage de Prospero, dont les pouvoirs permettent de déclencher une tempête quand il le souhaite, ce que fait aujourd'hui le puissant monde financier. Caliban, son esclave, nous permet de réfléchir à la figure de l'autre, de l'étranger. *La Tempête* a d'ailleurs influencé beaucoup d'œuvres.

Too Late ! (antigone) (CI-CONTRE) et *Alexis. Una tragedia greca* (CI-DESSOUS), spectacles de la compagnie Motus présentés au FTA en 2012. Sur les photos : Silvia Calderoni ; (à l'avant-plan) Vladimir Aleksic, Silvia Calderoni, Alexandra Sarantopoulou et Benno Steinegger. © Valentina Bianchi.



D. N. – C'est une œuvre où Shakespeare réfléchit aussi beaucoup à la mise en scène, il questionne les comédiens et le public, comme dans le monologue final de Prospero, ce qui est très novateur à l'époque. C'est important pour nous d'interroger la forme et la représentation à l'intérieur même de la représentation.



Nella Tempesta de la compagnie Motus, programmé au FTA 2013.
Sur la photo : Silvia Calderoni. © Valeria Tomasulo.

Dans la Tempête, l'île est le lieu isolé où il est possible de construire une nouvelle société. C'est un lieu concret abritant l'utopie, ce que Michel Foucault nomme une « hétérotopie ». Comment faire alors pour créer une hétérotopie sur scène ?

E. C. – Nous n'avons pas de réponse et nous voulons partager nos questions avec des collectifs d'architectes italiens, français, grecs aussi, lors d'ateliers. Dans les prochains mois, nous allons discuter ensemble pour savoir ce qu'est le lieu scénique et comment habiter la scène. J'emploie « habiter » dans le sens où ce n'est pas un décor qui reste accessoire, qui est mort, mais quelque chose de vivant. Notre idée de départ, c'est que le bateau qu'Ariel construit à la fin de *la Tempête* serait fabriqué à la fois par les acteurs et le public. Ce serait pour nous un bateau métaphorique, sans l'aspect monumental d'un vrai bateau, sans toutes ses connotations. On réfléchit avec des architectes et des urbanistes sur l'objet que l'on pourrait construire ensemble. C'est très important pour nous de travailler avec des artistes qui font des choses très différentes, de sortir du théâtre.

D. N. – On va aussi réaliser une résidence à Montréal pour trouver des matériaux qui appartiennent à la ville et qui y resteront après. On veut que cette scénographie construite

en temps réel puisse être démontée, assemblée et partagée avec les citoyens. D'ailleurs, pour Foucault, l'espace scénique est déjà une hétérotopie, qui est un lieu hors du monde recueillant une certaine utopie.

E. C. – Lors de notre séjour à Montréal au printemps 2012, nous avons été très touchés par les échos entre notre proposition artistique et les manifestations qui rassemblaient toutes les générations. Nous avons accepté l'offre du FTA d'accueillir notre prochaine création, mais nous voulons réfléchir et agir dans un autre temps que celui d'un festival où les artistes viennent pour une poignée de jours, présentent leur création et repartent. *Alexis* est le premier spectacle de notre compagnie qui a fait une aussi grande tournée et nous voulons prendre du temps dans ce nomadisme frénétique de l'artiste, ce consumérisme festivalier, pour nous demander où nous sommes et avec qui nous travaillons. Avant la création, pendant dix jours de résidence à Montréal, nous allons essayer de créer un autre dialogue.

D. N. – Notre démarche devra garder des ouvertures pour accueillir d'autres gens, car nous voulons nouer une relation particulière avec six personnes de Montréal, qu'elles travaillent dans le théâtre, en politique ou sur la ville. Elles seraient nos complices. Dès février, nous aimerions amorcer un dialogue, effectuer des recherches ensemble, rassembler des photos, mener des entretiens. Nous avons envie d'essayer cette même proposition dans d'autres villes comme New York, Paris, Bruxelles, dans des capitales où nous pourrions développer ce genre de dialogues avec la ville et un certain nombre de personnes. Nous proposerions alors des spectacles taillés aux dimensions de chaque ville et selon les problématiques qui lui sont propres.

Votre projet s'intitule Animale Politico. Qu'est-ce qui vous intéresse dans cette expression qui a été au cœur de nombreux débats philosophiques ?

D. N. – C'est une belle expression, intéressante, car elle est problématique. Elle a suscité de grandes réflexions sociales : *grosso modo*, l'homme veut-il collaborer au sein d'une société ou bien suit-il seulement un intérêt individualiste ? Si nous prenons cette formule pour nom de projet, c'est pour l'interroger tout au long du spectacle.

E. C. – Les notions qu'elle comporte nous intéressent aussi séparément. D'un côté, l'animal est au cœur de nombreux ouvrages qui nous nourrissent, comme *Walden* de H. D. Thoreau. L'animalité de l'homme est très importante : il s'agit de son rapport à la nature et aussi de sa capacité à garder le sauvage qu'il a en lui, à l'image de Caliban. D'un autre côté, le mot « politique » est devenu, particulièrement en Europe, quelque chose d'effrayant pour tous. En Italie, il n'y a plus d'hommes politiques, mais des

techniciens, des bureaucrates. Et on a tendance à dire que la chose politique n'existe plus. C'est un défi pour nous de remettre en question ce mot si peu commode.

Rainer Maria Rilke écrit dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge que le futur est déjà en nous avant qu'il arrive. Dans quelle mesure votre travail s'attache-t-il à nous rendre sensibles à cette omniprésence du futur ?

D. N. – Cette idée de Rilke nous renvoie de façon générale à la sensibilité des artistes, qui sont tendus vers l'extérieur, ce qui leur donne la possibilité d'être visionnaires. Pour moi, Pasolini a écrit le futur : il y a 30 ans, il a écrit la situation d'aujourd'hui. C'est une disposition propre aux artistes, alors que la sphère politique veut connaître et maîtriser le futur pour obtenir le pouvoir.

E. C. – De façon plus précise, nous voulons lancer de nouveaux défis au théâtre : lui redonner un caractère visionnaire, pour qu'il ne soit pas aussi fermé et éloigné du monde qu'il l'est parfois. Il ne faudrait pas rester sur une certaine idée de représentation, dans le noir des salles de répétition, mais avoir un regard sur l'extérieur, aller vers le public, qui a besoin d'une possibilité d'échange.

D. N. – En tant qu'art vivant, le théâtre a le pouvoir d'être très rapide, de changer continuellement. Il doit avoir cette élasticité, être à l'écoute et modifier ses points de vue. Il n'est pas nécessaire d'avoir de gros moyens. On peut faire du théâtre partout, et nous-mêmes, nous avons parfois oublié cette possibilité. Nous voulons faire un pont entre le théâtre et le dehors : l'idée est toujours de sortir du théâtre à la fin du spectacle pour aller vers un espace public.

E. C. – Mais malgré cette sortie, on veut que ce débat se tienne au théâtre et qu'il le modifie. Le théâtre continuera de toutes façons sans nos questions.

D. N. – C'est pourquoi *la Tempête* est centrale : cette pièce fait partie de la mémoire du théâtre et de l'imaginaire collectif. Elle incarne la puissance de cet art. Comme nous l'avons fait pour *Too Late !* et *Alexis*, nous voulons nous fonder sur cette puissance-là. ■



Enrico Casagrande et Daniela Nicolò, directeurs artistiques de la compagnie Motus. © End & Dna.